

# Le Monde des Livres

Vendredi 18 mars 2016

**L'imaginaire sud-coréen reste habité par les âmes des morts virevoltant parmi les vivants. Chamanisme et animisme tiennent tête à la modernité et donnent toute sa force à la littérature, à l'honneur au Salon Livre Paris 2016**



Le marché de Namdangno à Séoul. Photo: SHUTTERSTOCK/ELINE

FLORENCE NOUVILLE  
Séoul, en voyage spéciale

**Q**uoi ? Vous allez voir Kim Keum hwa ? Vous savez que cette femme est la plus célèbre des chamanes coréennes ? Une sommité. Un trésor national vivant... « Dans le taxi qui roule vers Inun, au nord est de Séoul, ma jeune interprète n'en revient pas qu'on aille interviewer cette mudang (femme chaman) ! Il est vrai que Kim Keum hwa est une star dans son pays et même au delà. En 2015, le Théâtre de la Ville l'a invitée à célébrer sur scène un gut, cérémonie rituelle mêlant chant, musique et danse, censée apaiser les souffrances.

Après s'être déchaussée, on monte un escalier étroit. Dans une pièce surchargée d'objets, on s'assoit par terre devant une vieille dame un peu sourde et l'on espère que qu'on est la parçe qu'on s'intéresse à la littérature coréenne. Kim Keum hwa voit tout de suite le rapport. Littérature et chamanisme sont étroitement mêlés en Corée du Sud. Descendre dans les profondeurs de l'âme, s'intéresser au destin des personnes, même tout ça en mots d'une certaine façon, écrivains et chamanes s'occupent de la même chose. « Quand les gens viennent ici pour que je leur parle de eux mêmes, du poids du passé qui les émeut ou d'une réalité cachée, je suis tout à la fois voyante, psychologue, peuse et conteuse, s'amuse-t-elle. Je les oblige à avancer sur des chemins de soi tout ou personne ne va... »

M. Kim a écrit ses mémoires (*Partager le bonheur, dénouer la rançure. Récits de la chamanesse aux dix mille esprits*, Imago, 2015) comme une suite d'histoires d'amour, de souffrance ou de folie qui constituerait un matériau rêvé pour n'importe quel auteur. Du reste, la littérature

## Age ingrat

Un jour, sur un coup de tête, la mère de Cheol décide de déménager. Le jour du départ, Cheol voit fuir son enfance d'un œil inquiet, dans « l'odeur écuriale de la pisserie et des bouses » du veau, compagnon malgré lui d'un voyage funeste. Car le chemin cahoteux semble annoncer la descente aux enfers que vivra la famille tout au long du récit. La mère avait promis un pays d'avenir, où le riz n'est pas un plat de fête. Or, la banlieue crasseuse qui abrite le nouveau foyer n'a pas vraiment l'aspect d'une fabrique de bonheur...

Il faudra pourtant y vivre. Ou plutôt y survivre. C'est ce qu'apprend le narrateur : quel que soit notre désespoir, « nous avons le devoir d'être comme un phare aux yeux de ceux qui sont en perdition ». Né en 1954, Lim Chul-woo évoquait déjà une enfance âpre et joyeuse dans *Je veux aller dans cette île* (L'Asiatheque, 2013). Creusant la même veine, il offre à travers cette peinture d'une adolescence une poignante leçon d'humanité et d'humilité. ■ ASTRID LONDON  
► *Le Phare* (Beimgidae), de Lim Chul-woo, traduit du coréen par François Blequaux et Lee Ki-jung. L'Asiatheque. « Monde coréen », 296 p., 25 €



sud coréenne est imprégnée de chamanisme. C'était le cas du temps des *pan-soul*, ces récits traditionnels chantés qui ont traversé les siècles et sont toujours adaptés ou repris par nombre d'écrivains contemporains. Ça l'est encore aujourd'hui. Au pays ultramoderne de Samsung et de Hyundai, ce que nous appelons « irrationnel » ne s'est jamais si bien porté. Même chez les grands nobles comme Ko Un ou Hwang Sok yong, l'imaginaire est habité par les âmes des morts qui virevoltent autour des vivants, les histoires grouillent d'esprits, bons ou mauvais, qui interagissent avec les affaires des hommes...

Pittoresque ? Folklorique ? Pas tant que ça, finalement ! On pense au réalisme magique latino-américain ou à la littérature

ashkénaze (« Ce que nous voyons n'est pas réel », dit Isaac Singer). On pense à la fantasy et même à Rimbaud (« Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant... »). Au fond, l'Occident a, lui aussi, célébré les notes de la littérature et du merveilleux. Mais, en Corée, cette symbiose semble plus naturelle – on a envie de dire plus normale – qu'ailleurs.

« C'est un pays où l'on admet que beaucoup de choses nous échappent, explique le traducteur Choi Mykyung et Jean Noël Juttet. Quand on traduit, on a toujours un peu peur que certains aspects fassent sourire les Occidentaux. Mais c'est comme ça, on ne peut pas passer à côté. C'est dans la littérature des Sud-Coréens. Dans leur littérature et dans leur vie... »

Vivantes et vivaces – elles ont survécu au bouddhisme, au néoconfucianisme et même au matérialisme –, ces croyances ont notamment de pair avec une fascination pour les forces de la nature et une attention particulière portée au monde maritime. Les arbres sont sacrés en Corée, on célèbre l'eau, derrière chaque objet se cache l'âme de son propriétaire. On retrouve cela dans toutes les choses de notre vie. de Hwang Sok yong (Philippe Picquier, 192 p., 18,50 euros), ou il convient de donner une sépulture à un balai de tiges de sorgho ou à un bouton en corne de juffe récupérés sur la décharge de l'île aux fleurs », dans Séoul. Même les écrivains les plus apparus éloignés de cette lecture du monde ne s'en libèrent pas tout à fait. C'est le cas du très talentueux Lee Seung-u. Nourri de Camus, Dostoïevski et Kafka, l'auteur de *La Vie neuve des plantes* (Zulma, 2006) se veut « le plus européen ou dans le moins coréen de tous les Coréens ». Pourtant, l'eau, si importante pour les Coréens, est au cœur de son dernier roman, *La Baiguire* (Seige

Safran, 144 p., 15,90 euros). Matrière ou menace, l'eau est même présente partout. Quant aux objets, un rasoir, un cadre, ils semblent bien décidés à layonner l'histoire d'amour du narrateur.

Au restaurant devant son assiette de glace de glands de chêne, Lee Seung-u en convient. « C'est vrai, ce sont eux qui font revenir mon personnage au début du roman. Les objets nous gouvernent ». Le grand écrivain Yi In seong va plus loin. Nous le rencontrons au siège du Laboratoire de littérature de Séoul, qui édite une élégante revue intitulée *Bakayages* (dont l'éditeur, dit-il, est de « balayer les contraintes du capitalisme. Pour produire une littérature affranchie de la culture de masse... »). Revenant aux choses qui nous gouvernent, l'auteur de *Saisons d'exil* (traduit du

coréen par Chae Ae young, Decrescenza, 300 p., 17 euros), qui a influencé de nombreuses jeunes plumes coréennes, affirme que « l'écrivain est une main, un ver-tèbre ». « Les mots arrivent et en appellent d'autres, dit-il. Moi, fabrique comment ils bougent tout seuls – de la même façon que nos corps parfois font des mouvements que nous n'avons pas décidés. Je les laisse libres. Les mots nous manipulent... »

Le héros coréen se trouve donc au centre d'un système où il subit les influences conjuguées des mots et des choses. Des animaux et des végétaux. Des forces visibles et invisibles. Et même des temps différents, puisque, comme l'explique Yi In seong, « passe, présent et futur sont tous jours mêlés en nous ». Résultat ? « Une tentative pour comprendre comment ces

## Tueurs à gages à Séoul

Des témoins au service de commanditaires restés dans l'ombre s'entre-tuent par rivalité et loyauté à leurs chefs respectifs. Père Raton Laveur, le directeur de la Bibliothèque des Chiens, qui ne reçoit aucun visiteur hormis des tueurs à gages pour planifier des assassinats, et l'un de ses anciens protégés, un jeune loup des affaires. Somme de choisir son camp. Laeseng, un orphelin jeté dans une poubelle à la naissance et devenu un professionnel aguerri, va mener une croisade solitaire, avec la nonchalance de qui joue à quitta ou double...

Ce deuxième roman de Kim Un-su, le premier traduit en français, emporte l'adhésion par son incroyable galerie de personnages cruels ou grotesques, attendris sans ou énigmatiques, paralytiques au rire facile, vieillard manipulateur, justicier intrépide, coiffeur de quartier maniant le couteau... L'écrivain fait alterner vie quotidienne et scènes d'action violente jusqu'au final, proprement explosif, dans un grand hôtel. Un thriller de haute volée. ■ MACHA SÉRY  
► *Les Plotters* (The Plotters), de Kim Un-su, traduit du coréen par Choi Kyung-jun et Pierre Risau. Éditions de Grèce, 368 p., 19,90 €



êtres interagissent, se heurtent ou se connectent à ce qui les entoure », selon Lee Seung u. Et qu'on n'aille pas dire que tout ça est abstrait. Au contraire, insiste Yi In seong. « S'il y a un point dont j'ai toujours été conscient, c'est mon désir de substituer aux idées – cette façon un peu désincarnée de voir le monde que je sens parfois dans la littérature occidentale et qui la rend différente – les sensations vivantes en tant que telles ».

Une littérature de la sensation. De l'intuition. C'est peut être l'une des tendances qui dominent aujourd'hui. Après la guerre de Corée et la division du pays (dont les blessures sont omniprésentes dans l'œuvre d'un Kim Won il ou d'un Jo Jung rae, tous deux nés dans les années 1940), la littérature des décennies 1970-1990 s'est intéressée aux revers de l'industrialisation accélérée, aux questions sociales, à la violence des dictatures militaires (Yi Mun yol, Gang Seok-yong). Tandis que la période 1990-2000, marquée

Les personnages se trouvent au centre d'un système où ils subissent les influences conjuguées des mots et des choses. Des animaux et des végétaux. Des forces visibles et invisibles

## La vie à tâtons

Dans ces nouvelles à la fois rusées et désespérées, les personnages cherchent à maîtriser le cours de leur vie. Comment limiter les effets du hasard ? Lutter contre un apparent déterminisme ? Qu'ils soient volontaristes ou désemparés, les héros de Park Hyoung-su s'interrogent sur la manière de reprendre le dessus. Pour celui de la nouvelle éponyme, le salut réside dans la maîtrise du langage. Il pratique la controverse, « une technique consistant à porter l'affrontement à son point d'incandescence puis à clouer définitivement le bec à l'opposant ».

Mais quand on voit la vie comme un combat, on risque de trouver plus fort que soi... ■ FL. B.

► **L'Art de la controverse**, de Park Hyoung-su, traduit du coréen par François Blocquaux et Lee Ki Jung, L'Asiatheque, 168 p., 16 €.



par le retour de la démocratie (en 1993), voit éclore une « littérature de la société de consommation » (Yim Dae-nyeong, Yi Sun-won) ainsi qu'une génération de femmes écrivaines (Eun Lee-kyung, Kim In suk...) critiquant la rigidité des mœurs patriarcales. Au fil de ces périodes – comme on peut lire dans *Introduction à la littérature coréenne du XX<sup>e</sup> siècle*, qui paraît ces jours-ci chez Imago (de Yi Nam ho, Yi Kwang ho, U Chan je et Kim Miyoung, 180 p., 21 euros) –, le chamanisme n'est jamais vraiment mort, même s'il lui est arrivé, en particulier sous les dictatures, d'être durement réprimé.

Et le XXI<sup>e</sup> siècle ? A en juger par les traductions récentes, la légèreté n'est guère de mise. Hormis Ch'on Myonggwon, qui, dans un salon très branché de thé et de médecine chinoise, nous explique qu'il « veut être un écrivain drôle » – il y parvient magnifiquement en racontant les vies, plus ratées les unes que les autres, de trois quinquas rentrant habiter chez leur mère (*Une famille à l'ancienne*, Actes Sud, 288 p., 22 €) –, l'humeur serait plutôt à une forme distinguée de désamorçage. Les personnages semblent flottants. Comme dans *Interdit de folie*, de Yi In seong (Imago, 2010). Ou dans *Nokcheon* (Seuil, 2005), de Lee Chang dong, qui n'est pas seulement le grand cinéaste que l'on connaît (*Oasis, Poetry*), mais aussi un excellent écrivain. Nombre de ces fictions parlent du manque, de l'amour avorté, de la nature sacragée, des drames minuscules de vies anonymes... Serait-ce là une manifestation du fameux *han* coréen, cet état psychique – parfaitement décrit par Martine Prost, ancienne directrice de l'Institut d'études coréennes au Collège de France, dans ses délicieuses *Scènes de vie en Corée* (L'Asiatheque, 2011) – où se mêlent chagrin, mélancolie, insatisfaction, ressentiment... ? Dans ce cas, on comprendrait que les écrivains – et même les peintres et les calligraphes – renouent avec d'autant plus de force avec l'art immémorial de ceux qui libèrent l'âme et apaisent ses tourments.

Dans le taxi du retour, je me tourne vers mon accompagnatrice. « Au fait, est-ce que ça marche, le chamanisme ? J'ai entendu dire que Kim Keum hwa avait officié sur le 38<sup>e</sup> parallèle, la ligne de démarcation entre les deux Corées, afin que celles-ci se réunissent. Effet limité si l'un en croit les provocations de Pyongyang et la montée des tensions entre les nations sœurs... » La jeune femme hausse les épaules. Poliment, mais comme pour dire : si vous, les Occidentaux, persistez dans votre rationalisme indecrottable, il est inutile que vous vous intéressiez à la littérature coréenne... ■